

MARILYN MINTER

Elle joue avec les codes du glamour, de l'érotisme et de la mode, se place à la croisée de l'art commercial et du *high art*, de la photographie et de la peinture : les œuvres de l'artiste new-yorkaise Marilyn Minter choquent parfois, émerveillent souvent, et attirent à tous les coups. Par Laurence Dreyfus.

La première série de photos avait pour sujet sa mère, alors droguée aux médicaments. *“J’étais à la maison pour le week-end et ma mère était un sujet disponible : elle ne sortait jamais de sa chambre. Ce n’était pas du tout réfléchi, je ne savais même pas que j’allais la photographier avant d’arriver à la maison. Je n’ai d’ailleurs utilisé qu’un rouleau de film de douze photos.”* Ce geste désinvolte reçoit pourtant les éloges d’une spectatrice prestigieuse, la photographe Diane Arbus, de passage dans son université. Aujourd’hui, la série est internationalement renommée tant elle a posé les bases d’une carrière.

Née à la fin des années quarante en Louisiane, Marilyn Minter grandit en Floride où elle suit plus tard un cursus artistique universitaire. C’est au cours de ces années-là qu’elle réalisera cette fameuse série.

Diplômée de l’université de Syracuse, elle s’installe, en 1976, à New York et fréquente le monde déjanté de la nuit, dépeint notamment par la photographe Nan Goldin. En 1985, elle reprend son activité artistique et explore des images dérivées de la culture populaire, souvent sexuellement connotées. Elle pousse la provocation jusqu’à intégrer dans ses œuvres des images de pornographie hardcore et à produire sa propre publicité intitulée 100 Food Porn et diffusée uniquement aux heures tardives de la nuit.

PROCHE DE L’IMAGERIE DE MODE

Pendant les années quatre-vingt-dix, Marilyn Minter affine son style, qui, bien que toujours sexuellement marqué, se rapproche de l’imagerie de la mode et du glamour. Ses photographies et peintures sont le plus souvent des gros plans sur des parties du visage ou du corps, très maquillées, engluées de paillettes, souvent mouillées – *“mes modèles ont meilleure allure lorsqu’ils sont mouillés”*. Le résultat est chatoyant, tape-à-l’œil.

Cette esthétique a séduit la marque du styliste Tom Ford qui lui commanda une série de photographies pour sa campagne publicitaire d’automne/hiver 2007. Quand on lui demande d’expliquer l’évolution de sa pratique et de ses sujets, Marilyn Minter répond : *“Je pense qu’il y a un fil rouge que l’on peut suivre dans tout ce que j’ai fait : je travaille avec la culture populaire et l’époque dans laquelle je vis.”*

Les peintures de Marilyn Minter ont l’air de photographies, et ses photographies ressemblent à des peintures. Composées comme des peintures, elles ne sont jamais retouchées. Les

peintures sont souvent qualifiées d’hyperréalistes, bien que l’artiste réclame son affiliation à ce mouvement en raison des gros plans qui les rapprochent de l’abstraction. Elles sont cependant construites à partir de plusieurs photographies : *“La photographie est pour moi ce que le dessin est aux artistes traditionnels.”*

LES FAILLES DU GLAMOUR

Marilyn Minter peint sur aluminium et possède une technique unique, élaborée de manière presque organique, nous dit-elle. *“L’aluminium est une surface dure et froide, mais le résultat est très humain. Pour appliquer la peinture, je commence avec des pinces, je dépose deux ou trois couches et je termine avec le bout des doigts. J’ai appris au début des années 90 que je pouvais adoucir l’émail et créer un espace tridimensionnel avec mes doigts. J’utilise de la peinture émail parce que je ne pourrais pas obtenir cette richesse de la surface et cette translucidité avec l’acrylique ou l’huile.”*

L’artiste a récemment exploré l’idée de peindre avec la langue à travers la vidéo *Green Pink Caviar* pour laquelle elle a demandé à ses modèles de sucer des bonbons de couleurs vives sur une plaque de verre pendant qu’elle les filmait de l’autre côté du verre, la “peinture” se mélangeant alors à leur salive. Et si Marilyn Minter utilise des grands formats, allant jusqu’à la taille de panneaux publicitaires affichés dans Chelsea en mars 2006, c’est tout simplement parce *“à plus grand format, plus grand pouvoir”*.

Si son esthétique des images se rapproche de celle des photos de mode, c’est pour mieux examiner les failles du glamour et ses limites avec le grotesque. L’artiste capture le moment où le glamour s’étiole, où les choses deviennent sales, où les modèles commencent à transpirer. Sur les panneaux de Chelsea, par exemple, les chaussures à talons couvertes de strass donnaient des coups de pied dans de l’eau sale. A la question “quelle est votre idée de la beauté?”, elle répond : *“Je le sais quand je la vois.”*

Trois expositions : en septembre, à l’espace The Cannery à Murcia (Espagne), et Cincinatti Center for Contemporary Art et, en octobre, chez Regent Projects à Los Angeles.

Page précédente Bazoooka, 2009, de Marilyn Minter. Collection privée de New York (photo Courtesy of salon 94/New York).

Ci-contre Vue de l’installation *Pop Rocks*, 2009, de Marilyn Minter. Collection Danielle et David Ganek, New York.



PHOTO COURTESY OF SALON 94/NEW YORK (TPI IMAGING/NEW YORK)